



LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M^{lle} L. Saborde rue Richelieu 77. Robes de M^{me} Quiller
23, rue de Choiseul — Dentelles des magasins des fabriques Françaises & Belges
rue Vivienne au coin du boulevard — Chaussures de Meiev rue Tranchet. 77.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE FLANEUR (2^e partie), par ALPHONSE KARR. —
CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



ON veut absolument faire reprendre la mode des courses; mais, jusqu'à présent, il n'y a que les chevaux qui courent... aux courses.

Chantilly a vu venir quelques sportsmen escortés de quelques lionnes. Quant au vrai monde, il n'y en avait pas.

Les beaux jours du sport sont passés, la République les a enterrés.

Comme il faut bien que l'été arrive, il se fait dans cette espérance beaucoup de toilettes tout à fait légères et fraîches.

Madame Quillet, qui n'emploie que des étoffes de haute nouveauté, nous a montré des robes à disposition en mousseline de coton fond blanc avec volants. Ces robes, couvertes de guirlandes de fleurs bleues et roses, avaient chacune trois volants bordés d'une guirlande des mêmes fleurs, nouées de distance en distance par deux dessins

représentant un nœud de ruban bleu. Ces robes seront la plus délicieuse mode d'été qui se puisse imaginer. Madame Quillet les fait à corsage décolleté francé sur lequel on met de jolis fichus de mousseline brodée à guirlande formant éventail derrière, et, devant, chaque broderie accompagnée d'un volant en petite dentelle, seulement sur le bord des guirlandes du devant; les manches, ouvertes en biais, pouvant se faire courtes à volonté en les plissant à gros plis plats.

Il y avait aussi chez madame Célestine Quillet une robe fort originale: elle était en brillantine, étoffe de coton fond blanc à bouquets persés un peu grands; les devants bordés d'une guirlande de fleurs. On devait ajouter à ce peignoir un pardessus demi-ajusté bordé devant d'une guirlande de fleurs. Cette toilette, de campagne ou d'intérieur, ne peut convenir qu'à une grande élégante; elle doit être accompagnée de belles lingeries en fichus, manches et jupons brodés.

On fait toujours quantité de robes en taffetas chiné: les unes garnies de volants découpés, les autres en redingote, garnies devant par des volants de petits rubans. Les corsages en sont ouverts et garnis de chaque côté de trois petits volants: le premier tourne autour du col; les deux autres viennent se perdre dans la couture des épaules. Les robes garnies de volants ont leur corsage bordé d'une fontange découpée; les manches sont bordées d'une fontange découpée ou de volants découpés.

Il y a des robes en mousseline laine et soie qui rappellent assez bien les anciens chalis. Ces robes se garnissent de volants; les corsages se font montants ou décolletés, mais toujours francés.

Nous avons dit que le chiné envahissait tout, et cela est vrai, car nous voyons des ombrelles en taffetas chiné; cependant nous devons dire que les ombrelles à bordures sont préférées, ou les petites ombrelles - marquises bordées de franges pour les promenades en voiture; ces dernières, assez volontiers blanches, sont doublées de rose.

Les chapeaux de paille noire et paille sont décidément en grande faveur; les plus jolis sont faits ainsi: une paille unie et une qui est ondulée de manière à laisser voir la doublure du chapeau, laquelle est presque toujours en taffetas rose. Ces chapeaux changent d'aspect selon le côté où ils se tournent. Ce sont de véritables caméléons; ils sont ornés de roses mousseuses ou de fleurs roses. D'autres sont ornés de ruban et de dentelle noire.

Les demoiselles Romain (1) en font de charmants, toutes les fleurs sont posées avec une grâce qui les fait reconnaître partout.

Il y a, en chapeaux de fantaisie, les chapeaux de tulle, brodés en paille, que ces demoiselles ont fait exécuter pour leur seule maison, mais qui ont trouvé ensuite des imitations. Ces chapeaux sont doublés de tulle bouillonné et ornés dessus et dessous de fleurs des champs.

Viennent ensuite, comme chapeaux plus simples, les pailles contournées, les pailles belges, les paillassons qui sont ornés par ces demoiselles d'un gros nœud plat en large ruban ou de coques de ruban posées en nœuds à la Louis XIV de chaque côté de la passe.

Quant aux chapeaux de paille d'Italie, ces demoiselles les garnissent de plumes, de marabouts mouchetés, ou de fleurs mélangées. Les marabouts mouchetés sont employés par elles plus volontiers sur la paille de riz ou sur les capotes de crêpe.

Nous avons vu, chez ces demoiselles Romain, de charmantes coiffures qui allaient partir pour Londres: l'une se composait d'une blonde tournée formant un double rond, entre les deux ronds traversait une guirlande formant de grosses touffes légères de chaque côté en vignes fleuries et petites roses mousseuses.

Une autre aussi, en blonde blanche, était ornée d'une longue branche de lilas blanc qui tournait d'un côté à l'autre par un mince cordon de fleurs et de feuillage, et formant touffe de chaque côté au-dessus des bandeaux.

Une troisième, en dentelle application de Bruxelles, était ornée de violettes montées en branches, mêlées de chevreuille rose.

Les mantelets-châles garnis de hautes franges sont très-nombreux, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient communs, mais seulement fort à la mode.

Du reste, nous ne pourrions que répéter la même chose; les grandes franges, les grandes

dentelles, pour les mantelets élégants. Pour les autres, ce sont les volants d'étoffes, les garnitures de dentelles de laine, les galons de soie qui se froncent, au moyen d'une soie qu'on tire, lesquels se posent au bord et en tête des mêmes volants.

Nous avons parlé d'une redingote à disposition en brillante perse, robe nouvelle et un peu excentrique. Dans le même genre mais plus simple, on portera des étoffes à dessins perses très-brillantes, très-voyantes et qui ont peut-être le tort de ressembler aux étoffes à rideaux. Cependant ces robes garnies de volants ourlés ou festonnés, avec leurs petits pardessus en pareil, ne sont pas sans élégance. Il faut les porter en temps et lieu, en toilette de campagne, des eaux. Les dessins de ces nouvelles perses sont plus grands que ceux des années dernières, lesquels passaient modestement sans faire grand effet. Les dernières et nouvelles étoffes perses se font remarquer par leur éclat.

La toilette a généralement plus d'éclat. Chapeaux ornés de fleurs, de plumes; robes chinées à fleurs, beaux mantelets; ombrelles claires et élégantes. — Tout cela forme un ensemble assez brillant.

Les bijoutiers sont très-heureux de la mode des sous-manches ouvertes, les voici qui font à l'envi des bracelets nouveaux. Nous en avons remarqué qui simulent un ruban tourné avec nœud au milieu dont les bouts enlacent le bracelet. Ce modèle est en émail, souvent incrusté de pierres fines ou de perles, quelquefois en émail simple. D'autres imitent des branches d'arbre s'enroulant capricieusement. Ce modèle s'enrichit à volonté d'une pierre fine au milieu.

Ils font aussi des boutons pour fermer les sous-manches, qui sont de la même forme ovale des boutons de corsage qu'ils faisaient l'hiver dernier, lesquels seront retrouvés l'hiver prochain. Ceux pour sous-manches sont petits et doubles, mais non enchainés comme les gros boutons de corsage.

Dans les promenades, nous avons pu remarquer les quelques toilettes suivantes:

— Capote de crêpe blanc bouillonné, chaque bouillon séparé par une bande de paille plate, et ornée de côté, un peu sur la passe, par un bouquet de fleurs en paille. Robe de taffetas fond vert chiné de fleurs lilas, garnie de trois volants découpés. Mantelet lilas garni de deux rangs de haute dentelle de laine blanche. Ombrelle blanche, dite marquise, doublée de rose et bordée d'une haute frange blanche.

— Chapeau de paille noire et paille orné d'un bouquet de fleurs roses à cœur violet presque noir; ce chapeau doublé de taffetas rose et bordé en dedans d'une fontange en ruban de taffetas rose: le bavolet, de taffetas rose, bordé d'une fontange de ruban rose. Robe de taffetas fond

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

blanc chiné de mille fleurettes de couleurs foncées, à corsage ouvert garni de petits volants de ruban; la jupe ornée de volants en ruban posés trois de chaque côté en montants; les manches ouvertes bordées de quatre à cinq rangs de petits volants en ruban; sous-manches ouvertes en mousseline bordées de deux volants de mousseline festonnée et brodée. Bracelet en émail rose et bleu. Mantelet noir garni de deux dentelles, l'une haute de quarante centimètres environ, l'autre de quinze à vingt. Ombrelle rose à bordures rose-nuancé.

— Chapeau de paille d'Italie orné de chaque côté par une petite plume blanche; le dessous de passe orné seulement d'un biais de gros de Naples blanc séparé du milieu par une paille d'Italie. Robe de taffetas vert-Isly brodée devant en lacet blanc et broderie au passé. Mantelet pareil couvert de broderie, comme celle du devant de robe, et bordé par une grande fange verte et blanche.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille d'Italie orné de chaque côté par une tête de plume. — Redingote de taffetas rayé chiné garni de ruban chine coupé en deux parties pour former petits volants. Manches ouvertes bordées de quatre rangs de volants en ruban. — Châle de dentelle de laine noire. — Fichu de mousseline à col formé d'un entre-deux rabattu sur un col montant et bordé de valenciennes, le devant du fichu composé d'entre-deux de mousseline brodée espacés par des volants en petite valenciennes. — Sous-manches de mousseline brodée fermées sur poignets brodés. — Capote de crêpe bouillonné, chaque bouillonné séparé par une natte de satin en biais. Robe à disposition en taffetas garnie de volants à rayures nuancées. — Mantelet de taffetas garni de dentelle de laine blanche. — Fichu composé d'entre-deux en dentelle et volants de dentelles de Valenciennes, de même façon que le premier ci-dessus décrit. — Ombrelle blanche.

PATRONS.

Devant de robe en broderie au lacet de soie et soutache. La large broderie est le lacet; le second filet qui la borde est une petite soutache; la seconde broderie en ligne fine est la soutache.

C'est à tort qu'on a écrit revers sur la broderie qui doit servir pour le corsage. Cette broderie doit se faire sur le devant de robe en redingote. La feuille de patron n'étant pas assez grande pour le devant de robe, il est indiqué que le dessin doit se rapporter.

Diverses broderies anglaises et feston mat pour volants de bas de manches ou volants de robe.

MUSIQUE.

L'éditeur J. MEISSONNIER fils, 22, rue Dauphine, vient de faire paraître une collection de *Scènes dramatiques pour les JEUNES PERSONNES*, paroles de PLOUVIER, musique de LUIGI BORDESE, destinée à un grand succès; elles sont intitulées :

1^o *Jeanne d'Arc à Rouen*, 2^o *Jane Grey*, 3^o *Corinne*, 4^o *Clotilde, reine des Francs*; 5^o *la Vierge de Vaucouleurs*, 6^o *Chimène*.

Chacune de ces scènes est un morceau développé : récitatif, andanté et allégo final; ce sont des airs composés dans le médium de la voix, avec points d'orgue et roulades *ad libitum*, sur des paroles convenables pour les demoiselles. Enfin ce sont des morceaux d'étude qui peuvent se chanter dans les soirées avec beaucoup d'effet : instruire et intéresser à la fois, voilà le but de ces charmantes compositions que nos principaux professeurs se sont empressés d'adopter pour leurs élèves.

LE FLANEUR.

(SUITE.)

Les marchands de fleurs ont sur les étalages les premières jacinthes qui répandent une odeur de printemps. Les femmes, aux premiers rayons du soleil, sortent de leurs fourrures, comme les premières fleurs de leurs calices verts. Il rencontre la voiture à vapeur; il s'arrête à un escamoteur; l'escamoteur commence un tour plus surprenant que tous les autres, mais il ne le finit pas; il en a d'autres à montrer auparavant: puis il donne pour rien un pain de blanc d'Espagne pour nettoyer les chandeliers, à ceux qui voudront bien payer vingt sous une boîte de charbon pour les dents.

« Ce spécifique odontalgique et balsamique est souverain contre la carie des dents. J'offre de faire une expérience publique.

» La première personne venue. — Viens ici, simple gamin. — Tenez, les dents de cet enfant sont d'un noir parfait; vous mettez sur la brosse un peu de ma poudre; vous l'humectez avec de l'eau, et ne croyez pas que ce soit de l'eau préparée; l'eau, la première venue, l'eau du ruisseau; vous frottez les dents et les gencives. »

Cependant le tour tant annoncé ne se fait pas; Arthur, qui l'a attendu une demi-heure, perd patience et s'en va. Mais l'escamoteur court après lui et l'appelle : Monsieur! monsieur! — Tous les yeux sont fixés sur Arthur. Il rougit et s'arrête. — Monsieur, dit l'escamoteur, pourquoi m'emportez-vous mes balles? je n'ai pour vivre que les instruments de mon métier.

Tout le monde entoure Arthur, qui, bleu de colère : — Je n'ai pas vos balles, allez vous promener.

— Je demande mille pardons à monsieur, mais il a mes balles dans son chapeau. L'escamoteur en retire trois énormes balles. Le tour se fait adroitement, tout le monde admire, Arthur a envie de

battre l'escamoteur, et s'enfuit. Les incrédules sourient et disent : C'est un compère.

Plus loin est un marchand de briquets phosphoriques. Ceci est la véritable pâte inflammable. Vous n'avez point besoin d'allumettes préparées; vous prenez gros comme rien du tout de ma pâte au bout d'un couteau, au bout de votre canne, au bout de ce que vous voudrez, au bout de n'importe quoi; le moindre frottement contre une mèche l'allume aussitôt.

Outre l'utilité de ma pâte inflammable, c'est une source d'amusements honnêtes et récréatifs; — l'histoire de rire et de s'amuser en société.

Vous êtes dans le monde, — chez un ministre; un maladroit veut moucher la chandelle et l'éteint; — obscurité complète. Chacun dit la sienne; on profite de la nuit pour embrasser sa voisine; mais vous, vous tirez votre briquet que vous avez toujours sur vous; vous pariez un litre rouge ou blanc, avec la maîtresse de la maison, que vous rallumerez la chandelle...

Arthur continue sa route; un homme l'arrête par le collet de son habit. Cet homme a devant lui un chat-huant et trois innocentes couleuvres, serpents féroces qu'il a, dit-il, apprivoisés. Plusieurs oiseaux, roides et étendus sur le dos, sont instruits à simuler la mort. S'il vous permettait de les toucher, vous verriez que la chose ne leur est que trop facile. Cet homme vend du savon à détacher. En vain Arthur veut s'échapper, son ennemi ne lâche pas prise; la foule s'accumule autour d'eux. — Il est impossible de voir une tache plus dégoûtante que celle qui dépare le collet de l'elbeuf de monsieur. Arthur donne un coup de poing dans l'estomac du dégraisseur et le fait tomber avec sa table sur les oiseaux et les reptiles morts ou vivants, puis il s'enfuit; et pour dérouter les regards, il quitte les boulevards et prend au hasard une rue qu'il ne connaît pas; elle le conduit dans une autre qui donne dans une autre. Arthur est perdu; il erre, il tourne; enfin, il demande à un commissionnaire où il se trouve; il a fait la moitié du chemin pour retourner chez lui. — C'est l'heure du dîner de mon oncle, je vais rentrer; je n'irai pas aujourd'hui.

Le lendemain, Arthur se leva de grand matin. Il avait perdu un temps prodigieux la veille à faire chauffer de l'eau pour sa barbe; aujourd'hui il se rasera à l'eau froide. Il est vêtu de deux pantoufles, l'une à lui, l'autre à Eugène; une jaune, l'autre rouge; un vieux pantalon noir taché de couleur et une chemise de nuit complètent le costume.

Le savon est lent à dissoudre dans l'eau froide; il devient gluant et glissant, et jaillit de la main serrée pour le retenir, comme un noyau de cerise entre les doigts.

Arthur se baisse et met la main dessus; le savon glisse dans la main et disparaît sous le divan.

Il prend une canne et frappe le divan; la canne rencontre le savon et le chasse violemment; la porte est ouverte, le savon sort; Arthur le poursuit, mais il passe à travers la rampe, et toujours glissant descend d'étage en étage; deux fois Arthur le rattrape et veut le saisir avec le pied; mais il s'élançe de plus belle. Arthur descend aussi vite qu'on peut descendre en pantoufles; il passe à côté d'une femme et d'un enfant, et manque de les renverser; il déchire entièrement une manche de sa chemise après un porte-manteau pour battre les habits. Le savon s'est arrêté dans la cour; Arthur va le saisir; une servante, qui lavait à la pompe, vide son baquet, et le ruisseau grossi entraîne le savon par-dessous la porte-cochère.

« Cordon! s'il vous plaît. » Arthur sort et prend son savon entre les jambes d'un cheval; mais on s'arrête dans la rue pour le regarder. Il s'empresse de rentrer; à chaque étage, il rencontre des voisins, sortis pour chercher la cause du bruit qu'il faisait en descendant. Les uns rient, les autres haussent les épaules. Arrivé en haut, l'atelier est fermé. Il va frapper, il entend un enfant qui pleure et une femme qui gronde.

« Tiens-toi tranquille; dans une heure, tout sera fini et nous nous en irons.

— Ah! mon Dieu! c'est un affreux petit enfant dont Eugène fait le portrait. Je ne puis me présenter ainsi. Que faire? Une heure avec une chemise incomplète par le temps qu'il fait. Si j'avais une pipe seulement. »

Arthur bat la semelle, marche en long et en large. Quand il a épuisé ses plaisirs peu variés, il sort par une lucarne, grimpe sur le toit, et va se chauffer à la fumée d'une cheminée voisine. L'heure se passe longuement; mais il n'est plus temps d'aller chez l'oncle : encore une journée de perdue.

La nuit, Arthur dort à peine pour se réveiller plus sûrement de bonne heure. Il songe aux raisons qu'il donnera à son oncle pour n'être pas allé le voir depuis si longtemps. Le matin, il se réveille; le jour pénètre dans la chambre sombre et pluvieux.

— Allons, il pleut; je ne sortirai pas. »

Quand on se trouve bien au lit, le moindre prétexte paraît suffisant pour y rester. Cependant Arthur se trompe, il ne pleut pas. Un rideau bleu, étendu par Eugène devant la fenêtre, cause son erreur. Il n'y a rien de si triste et de si trompeur que la lumière passant à travers un rideau bleu : il ne faut pas avoir de rideaux bleus.

Il ne pleut pas, bien au contraire; quand Arthur se lève, il est tard.

Le soleil commence à prendre de la force; ses rayons colorent les toits qui semblent le salir.

De la terrasse, qui est devant l'atelier, on voit quelques toises du ciel, mais on le voit bleu, transparent; on respire un air attiédi et pénétrant;

c'est tout ce qu'on sait dans les villes du printemps. Les plus belles fêtes de la nature ne sont, pour le citadin, que ce que serait l'harmonie lointaine d'un bal, pour le pauvre qui meurt de froid à la porte de l'hôtel.

Mais c'est assez pour faire penser que la forêt doit commencer à feuiller, que les hêtres et les érables verdissent les premiers avec l'aubépine; les cerisiers doivent déjà balancer leurs riches panâches de fleurs blanches; les oiseaux d'hiver ont cessé leurs chants secs et aigus; et la fauvette, dans le jeune feuillage des lilas, fait entendre la première sa voix pleine et vibrante.

Sur le bord des rivières doivent fleurir les chatons jaunissants des saules autour desquels bourdonnent les premières abeilles.

Arthur dit à Eugène : « Il faudrait cependant nous occuper de notre jardin. Leur jardin se compose de trois longues caisses placées sur la terrasse.

— Que mettrons-nous cette année dans notre jardin?

— Pour moi, je ne veux plus de légumes, ta salade de l'été passé était détestable; d'ailleurs, il faut un peu d'ombrage.

— Veux-tu donc des arbres de haute futaie et des taillis?

— Ce ne serait pas si mal.

— Alors, pourquoi n'y mettrait-on pas des sapins; ce serait une chose superbe.

— Sans plaisanterie, nous demeurons assez haut, ce me semble, pour que personne ne s'avise de nous contester ce droit d'avoir ici quelques cèdres, le cèdre est ami des montagnes.

— Je veux des fleurs, je mettrai des œillets et des roses rouges que René d'Anjou fit voir le premier dans ses jardins.

— Il est aussi le premier qui ait cultivé le raisin muscat.

— Si tu m'en crois nous n'aurons pas plus de vignes que de forêts.

— Comme tu voudras.

— Sais-tu que c'est une gloire comme une autre que d'avoir attaché son souvenir à une fleur?... »

Eugène est seul dans l'atelier, seul avec un modèle qui ne parle ni ne bouge. Arthur est parti de bonne heure, tout porte à espérer que cette fois il arrivera à l'Arsenal.

Eugène cause tout seul. Tout en peignant, il se donne à lui-même des avis, il se fait des reproches, il s'accorde quelques éloges, il imite les paroles et la voix du maître sous lequel il a étudié; il entremêle ce monologue de réflexions morales.

« N'abusez pas du bitume. Pourquoi peignez-vous sans appui-main ?

— Où diable sont mes appuis-mains ? Je ne trouverai jamais mes appuis-mains. — Il faudrait avoir un rapin pour me donner mes appuis-mains. »

On n'est jamais si mal servi que par soi-même.
« Ah ! vous appelez cela un appui-main ! Pourquoi ne prenez-vous pas un essieu de voiture. Voilà une bougie allumée, c'est bien ; mais qu'est-ce qu'éclaire votre bougie ! Mettez donc des lumières, vous n'osez pas, vous avez peur. Là, là, encore un peu.

Ah ! maintenant, notre bougie éclaire. — N'abusez pas du bitume. Un peu de cinabre. Allons, où est mon cinabre ? Qui est-ce qui a pris mon cinabre ? Dites-moi, Georges, dit-il au modèle, est-ce vous qui avez mangé mon cinabre ? Il me faut absolument du cinabre. Voici bien du vert ; mais ce n'est pas la même chose. Si j'avais un rapin, il me chercherait mon cinabre. Il faudra décidément que j'aie un rapin.

L'économie est la mère de tous les vices.

Ah ! voici mon cinabre ! Qui diable s'est avisé de le mettre dans un casque ? On dérange tout ici ; on met tout en désordre. — Qui diable s'est avisé de mettre mon cinabre dans un casque ? Allez donc le chercher dans un casque. Je sais fort bien que je l'avais mis dans une boîte à l'écuyère. Allons, se dit-il toujours à lui-même, vous prenez peut-être cela pour un œil ; si vous regardiez le modèle, vous ne feriez pas de semblables bévues. Qu'est-ce que ce grand œil hébété ? Abaissez donc la prunelle ; là, encore un peu. Puis il chante :

Que la peinture est difficile !
Je ne serai jamais qu'un croûton.

Si tout votre tableau ressemble à cette jambe, il faut vous rendre justice, ce sera le plus mauvais du salon, et vous ne ferez pas mal de mettre en bas : *Epicier pinxit.*

N'abusez pas du bitume.

Allons, Georges, vous allez vous reposer ; moi, je vais sortir ; je reviendrai dans une heure et demie ; si l'on vient me demander, dites que je suis allé découvrir les sources du Niger. »

Eugène sort. Un commissionnaire monte quelques instants après ; il demande Eugène. Georges, qui fume du tabac du Levant dans une pipe turque, le renvoie avec sa lettre.

Cette lettre est d'Arthur.

Voici ce qui lui est arrivé.

Il est sorti, comme nous l'avons dit, de fort bonne heure. Il avait eu faim et était entré dans un café ; au moment de sortir, il s'est aperçu qu'il n'avait pas d'argent. Il s'était fait servir quelque chose et avait écrit à Eugène de chercher sa bourse et de la lui envoyer.

Le commissionnaire revient avec la lettre ; comment payer ce qu'il a bu et mangé au café ? On ne peut sortir du café sans solder sa dépense ; on ne peut renvoyer le commissionnaire sans le récompenser. Il faut garder le commissionnaire et rester au café ; il envoie le commissionnaire chez

un ami et demande un cinquième verre d'eau sucrée.

« Si le commissionnaire ne trouve pas Robert, que vais-je faire? Il faut payer cet homme, il faut payer ma dépense ici. C'est très-embarrassant. »

Une femme passe devant le café, Arthur se précipite à la porte, le chapeau à la main; cette femme qu'il vient d'apercevoir le préoccupe étrangement. Voici pourquoi.

ALPHONSE KARR.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

*. En vérité, je vous le dis, avant quelques mois, ou tout au plus quelques années, nous serons tous dévorés par des rats blancs!

Appelez-moi Jérémie, traitez-moi de Cassandre, riez de moi, moquez-vous de mes avertissements, peu m'importe, j'ai rempli mon devoir, ma conscience est satisfaite.

Je vous le répète, les rats blancs sont aux portes de Paris, peut-être quelques-uns d'entre eux sont déjà occupés à grignoter dans les caves des Batignolles tout ce qui leur tombe sous la dent, et pendant ce temps les Parisiens s'amuse à parler politique, comme si de rien n'était. Fatal aveuglement!

Vous n'ignorez pas, je pense, que la France est déjà en proie à deux espèces de rats.

Les rats nationaux à poil noir, les vieux rats gaulois, contemporains des druides, et les rats gris qui nous ont été apportés de l'île de Ceylan par les vaisseaux de l'expédition de la Condamine.

C'est la seule fois qu'une expédition navale ait servi à quelque chose.

Ces rats gris sont improprement appelés rats cosaques par certains naturalistes de Vaugirard.

Les Cosaques ne sont pour rien dans cette exportation; d'ailleurs, vous comprendrez facilement, en y réfléchissant une minute, que des Cosaques pourraient difficilement apporter de Moscou des rats quelconques sous la selle de leurs chevaux.

D'abord parce qu'en général ces cavaliers n'avaient pas de selles, et en second lieu parce que, si des Cosaques avaient possédé des rats, ils n'auraient pas été assez généreux pour en faire don à la France, ils les auraient dévorés.

Des gaillards qui avalent des chandelles pour dessert auraient mangé des rats avec délices pour premier service.

Les rats gris furent débarqués à Rochefort par la Condamine; puis de là ils se répandirent dans le reste de la France; tous les historiens les plus éminents sont d'accord sur ce point.

Les rats de Ceylan, à peine arrivés, reconnurent l'hospitalité que les rats indigènes leur donnaient en dévorant ces rats français.

C'est horrible à dire, mais c'est vrai, et la vérité avant tout.

Or, voici que par suite d'une vengeance céleste, de nouveaux rats étrangers ont débarqué à Dunkerque, et ceux-ci arrivent du Nord.

Les rats de Norwège sont les plus terribles de tous les rats connus, ils sont comme qui dirait les Huns, les

Goths, les Ostrogoths des rats, et leurs hordes sauvages s'avancent en dévorant sur leur passage tout ce qui leur fait obstacle depuis Dunkerque.

Naturellement ces rats se sont dirigés sur Paris, ville dont ils ont entendu vanter les délices par tous les voyageurs.

Les rats de Norwège sont blancs, ce qui, au premier aspect, leur donne un petit air innocent, mais il ne fait pas bon s'y fier.

Il paraît que ces animaux féroces ont déjà conquis la plus grande partie des Flandres, l'Artois et la Picardie.

Ils ont dévoré tous les autres rats de ces contrées, plus un bon nombre de chats.

On a essayé de différents moyens pour combattre ces ennemis, mais jusqu'à présent rien n'a réussi.

Les rats de Norwège se méfient des souricières, ne touchent pas aux gâteaux qui sentent l'arsenic et se tiennent toujours hors de portée des bâtons et des talons de botte.

Dans un village de l'Artois, le maire eut l'idée, pour effrayer ces bandes ennemies, de faire battre la générale, mais les rats dévorèrent la peau des tambours de la garde nationale.

On a donc été obligé de renoncer à ce moyen.

Il est évident que rien ne pourra empêcher les rats blancs de faire leur entrée dans Paris. — En six mois ils auront dévoré les rats noirs et les rats gris!

Après les rats ce seront les Parisiens eux-mêmes qui serviront de festins à ces cannibales!

*. Pourriez-vous me faire le plaisir de me donner le signalement du véritable prince Colibri?

Est-il brun?

Est-il blond?

Est-il châtain?

Porte-t-il des moustaches avec des favoris, ou des favoris sans moustaches?

A-t-il la royale, l'impériale, la nationale ou simplement la barbiche?

Où demeure-t-il?

Car enfin les colibri me poursuivent partout. J'en vois d'affichés à la porte de tous les estaminets, restaurants, jardins publics, etc., etc. Les cuisiniers-socialistes de la barrière du Maine annoncent à leurs habitués la prochaine exhibition d'un prince Colibri.

Je prétends pourtant donner mon argent à un Colibri authentique, officiel, et non point à un pseudonyme de Colibri.

Comment faire pour le trouver?

Un journal m'annonce qu'il doit se montrer ce soir au Jardin-d'Hiver.

Un autre m'apprend qu'à la même heure il se fera voir salle Sainte-Cécile.

Je sors à l'instant de le contempler dans la salle Morisque de l'hôtel des Princes.

Un de mes amis m'affirme qu'il vient de l'admirer au café Mulhouse.

Si je cours avec la foule pour voir de plus près une voiture lilliputienne qui traverse le boulevard, on me dit que c'est l'équipage de Colibri.

Allons donc, répond un de mes voisins, le coupé de Colibri est jaune.

Me voilà retombé dans mes incertitudes.

Je me rappelle l'heureux temps de Tom-Pouce. Avec celui-là du moins pas de contrefaçon à craindre.

Il n'y avait qu'un seul, qu'un unique, qu'un véritable Tom-Pouce. On l'aurait reconnu entre mille. Il est vrai que Tom-Pouce jouait la comédie. Je l'ai applaudi au Vaudeville dans une fort mauvaise pièce qui devait être de M. Clairville.

Les Colibris, au contraire, pullulent; pour peu que cela dure, les nains vont devenir aussi communs que les carlins et les épagneuls.

Une femme quelque peu élégante n'osera plus sortir désormais sans avoir un nain dans son manchon.

Autrefois les nains étaient hideux, borgnes, bossus, calibornes, brèche-dents; un nain qui n'eût point été hideux n'eût point passé pour un nain.

Les nains d'aujourd'hui sont les plus charmantes créatures de la terre, des miniatures d'Adonis. On assure que Colibri est une statuette de l'Apollon du Belvédère.

Tous les anciens nains que j'ai vus dans les tableaux, portant un perroquet sur le poing ou tenant un lévrier en laisse, avaient au moins quarante ans. On n'est définitivement nain qu'à cette époque. Alors du moins on est bien sûr de ne plus grandir.

Les nains d'aujourd'hui n'ont que dix-huit ans. Qui me répond que Colibri ne deviendra pas un tambour-major?

Après ça je parle du faux Colibri, le vrai Colibri a peut-être quarante ans. Mais qui me le montrera?

Entre tous ces Colibris qui sollicitent ma curiosité, faudra-t-il que je m'en rapporte au hasard ou au jugement de Dieu? Si j'allais consulter une somnambule extrêmement lucide?

Hélas! il n'est plus temps peut-être.

On m'apprend à l'instant qu'un duel doit avoir lieu demain entre le véritable et le faux Colibri.

Lequel des deux tuera l'autre? Et qui se chargera de me prouver que c'est le faux qui a survécu au véritable, ou le véritable au faux?

Ablme d'incertitude où je me perds et qui m'empêcherait de grandir si je n'avais atteint toute ma croissance.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE MONTANSIER. — *Un Garçon de chez Véry*, vaudeville en un acte de M. Labiche. — Parlez-moi du théâtre Montansier! — Chaque soir on y rit à y perdre les côtes lorsqu'on n'a pas la précaution de se bien les tenir, et la politique est étrangère à l'événement.

Dans cette heureuse salle, on est toujours certain que le public s'amuse, hormis quand c'est le tour du *Sous-Préfet*.

Le garçon de chez Véry est bien l'un des plus drôles de corps qui nous soient apparus sur ces planches où pourtant nous avons déjà vu tant de drôles de corps surmontés de plus drôles de têtes.

Notre homme, non, je veux dire notre garçon, a servi chez Véry, mais il a quitté cette condition pour entrer chez les époux Galimard.

La tête d'Antony — c'est le nom de notre héros — produit sur les époux Galimard un effet de tête de Méduse.

Les Galimard reconnaissent dans Antony le garçon qui, quelques semaines auparavant, les a servis dans les cabinets particuliers qu'ils occupaient isolément.

Quand je dis isolément, je veux dire que M. Galimard était en partie fine au n° 6 pendant que madame Galimard avait eu la faiblesse d'accepter un dîner au n° 7.

Les deux coupables, craignant de voir divulguer leurs faiblesses réciproques, accablent de soins et de prévenances leur nouveau domestique.

Ce bon Antony est d'autant plus stupéfait des agréments de sa nouvelle condition, qu'il ne se rappelle pas le moins du monde l'épisode Galimard et leur visite dans ses cabinets particuliers, — il en a tant vu dans les numéros 6 et 7!

Par suite d'un de ces quiproquos qui n'arrivent qu'à Levassor, Antony s'imagine que ce bon Galimard est son propre père qu'il cherche depuis vingt-cinq ans.

Tout s'explique tant bien que mal, Antony n'a pas retrouvé son père, mais M. Dormeuil a rencontré un grand succès.

Cela fait compensation.

* * L'activité dans les théâtres est maintenant une nécessité; à peine a-t-on joué une nouveauté, que d'autres nouveautés succèdent. A peine *le Garçon de chez Véry* vient-il de paraître au théâtre Montansier, et déjà l'on prépare *l'Homme-cheval*, pour Levassor, et *l'Homme aux coups de pied*, pour Sainville.

* * Trois nouveautés sont à l'étude au Théâtre-Historique. Nous verrons d'abord *Pauline*, drame en cinq actes et dix tableaux, de MM. Granzé et Montépin; le sujet est tiré du roman publié sous le même titre par M. Alexandre Dumas. Ensuite viendra *le Coucher d'une étoile*, comédie en un acte, de M. Léon Gozlan, qui sera interprété par Laferrière, Pierron et madame Lacressonnière. Cette pièce, que l'on dit très-spirituelle, sera suivie des *Trois Racan*, comédie en un acte, de MM. Armand Durantin et Raimond Deslandes.

* * MM. Clairville et Jules Cordier ont lu hier au Gymnase une pièce en trois actes, dont la mise à l'étude sera immédiate.

* * Le comité de lecture de l'Ambigu-Comique vient de recevoir, à l'unanimité, un drame en cinq actes, en dix tableaux, avec prologue et épilogue. Ce grand ouvrage a été mis immédiatement à l'étude. Madame Guyon jouera le *Roi de Rome*.



HYGIÈNE. — Toilette des Dames.

Tout ce qui peut être utile à la santé, au bien-être et à la beauté d'une femme, est du domaine de notre journal, et nous en devons rigoureusement compte à nos lectrices.

Un chimiste distingué vient de composer un *sachet* pour les bains qui réalise toutes les merveilles attribuées aux *bains de Jouvence*.

Ce sachet parfumé, de la plus suave odeur, se jette dans le bain au moment d'y entrer et transforme l'eau la plus crue en un lait blanc, mousseux et odoriférant, dont les propriétés sont merveilleuses.

Par son emploi tous les organes sont vivifiés, la peau s'assouplit et devient d'une admirable pureté, en se trouvant dégagée de tout ce qui nuit, soit comme maladie, soit seulement comme altération.

Nos lectrices peuvent avoir la plus grande confiance dans l'avis que nous leur donnons; ce n'est pas une banale annonce, mais c'est un hommage sincère que nous rendons à une précieuse découverte et que nous leur recommandons sous notre responsabilité.

Le *sachet parfumé pour bain* ne se trouve que chez Chable, pharmacien, 36, rue Vivienne. Chaque bain coûte 1 franc. Toute personne, en France, demandant au moins douze sachets et joignant à la demande un mandat de 12 francs, pris à la poste, ou payable à Paris, recevra l'envoi franc de port.

Comme une aussi précieuse découverte excitera la cupidité des contrefacteurs, nous ne prenons la responsabilité que du *bain au lait parfumé*, portant le nom et l'adresse de M. Chable, 36, rue Vivienne.

M. Chable est disposé à entrer en rapport avec des dépositaires dans toutes les villes d'Europe.



Explication du dernier Rebus.

An, pair danse, A Fortune, ON perd seize A mi, le Monde éteint six faix.
(En perdant sa fortune on perd ses amis; le monde est ainsi fait.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrégier le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 10 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Au Sablier-Deuil, 2, boulevard Montmartre. Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, baréges.